

Jean-Paul Filliod

Le désordre domestique. Essai d'anthropologie

Paris/Budapest/Torino : L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2003, 184 pages.

par Noël Barbe

Laboratoire d'Anthropologie et d'Histoire sur l'Institution de la Culture

Direction Régionale des Affaires Culturelles de Franche-Comté

noel.barbe@culture.gouv.fr

Paru dans Ethnologie Française n° 2005-3 : 544-546

C'est à l'exploration et à la compréhension du « *désordre domestique* » qu'invite Jean-Paul Filliod, accueillant le lecteur au seuil de son livre, par une « *bienvenue* » [9] que l'on imagine solide et chaleureuse. Bienvenue ne vaut pas introduction et il faudra bien, faute d'un tour préalable du propriétaire, attendre d'en avoir l'usage pour visiter les différents chapitres. « *Ne faites pas attention au désordre...* » [9] inaugure ce non-propos introductif qui se clôture par « *Le parcours proposé ne sera pas détaillé ici comme il est parfois de coutume [...]. Il se révélera au fur et à mesure [...]* ». Clin d'œil de l'écriture qui propose une « *dérive maîtrisée* » [12] dans un texte pseudo-désordonné.

L'auteur a rencontré le désordre domestique au cours de certaines de ses propres enquêtes, et il lui semble que cet objet n'a jamais été frontalement abordé [10] comme un phénomène social et culturel, dans ses différents modes d'existence. C'est à cette carence qu'il s'agit de s'attaquer, dans cette brèche où l'auteur s'engouffre, mobilisant différentes sciences sociales, s'appuyant sur diverses ressources documentaires ou réflexives, jouant avec les échelles d'approches. Le but fixé est ambitieux, se situant sur plusieurs registres : il s'agit de contribuer tout à la fois à la définition d'un mode d'approche du désordre domestique et à une connaissance de sa place dans l'habiter¹.

Plusieurs lectures sont ainsi possibles, mais commençons naïvement par le premier chapitre, producteur d'une définition du désordre domestique. L'auteur s'y intéresse à des situations extrêmes, les catastrophes — inondations, incendies, cambriolages — qui affectent le chez-soi, provoquant un sentiment de souillure et de viol —, ainsi qu'à leurs procédés de réparation ou de prévention. Le désordre, approché par la configuration des objets, apparaît là comme relevant de proximités incongrues, de la coexistence spatiale d'objets qui n'ont rien à voir ensemble. Citons cette scène qui, au-delà du drame, apparaît tout à la fois comme extrêmement parlante et même drôle : des cadeaux de mariage d'une voisine, sortis lors d'un incendie et posés au milieu du « *champ des vaches* » proche. « *Mais c'était vraiment dingue de voir.../ on était les quatre enfants en train de courir avec des paquets plus gros que nous, et surtout ces paquets cadeaux qui étaient au milieu des vaches [rires], je me souviendrai toujours que ma mère nous disait : "Pas dans les bouses ! Pas dans les bouses !" [rires] parce que nous, on les posait où on pouvait, et c'était plein de bouses de vaches... [silence] Voilà.* » [19]. Des vaches, des bouses et des cadeaux de mariage... La crue ou le cambriolage provoquent des situations similaires : bateaux dans les rues, mélanges d'objets domestiques pris et déplacés par l'eau, armoires éventrées au contenu dispersé sur le sol ...

Équipés d'une définition du désordre appuyée sur le critère de la configuration spatiale des objets, quittons là le courant du premier chapitre pour dériver vers les second et troisième. Ils consistent tout d'abord — me semble-t-il —, en une interrogation sur les modes d'appréhension du désordre domestique par les sciences sociales, toujours pensé comme une incongruité, tant en termes de proximité que d'accumulation. Rapporté à l'acculturation, à l'absence de sens face à un

ordre normal, il est parfois rapidement traité par la « *désignation grossière* », « *l'énumération exhaustive* » [42] et une éventuelle nostalgie de l'ordre perdu. Ainsi la « *maison traditionnelle japonaise* », lorsqu'elle est habitée, n'enseignerait plus aujourd'hui que « *la confusion, le chaos, non plus l'harmonie entre une esthétique et un système social* »². Au-delà de ce « *trouble* » [39] des chercheurs, l'auteur identifie deux grandes formes d'objectivation du désordre, parfois présentes dans la quête d'un ordre sous-jacent opérée par les observateurs du désordre. Tout d'abord, la représentation zoobiologique de la maison avec l'« *aspect un peu animal* » de l'intérieur populaire de Hoggart, [44], l'usage de métaphores zoologiques par Edgar Morin ou d'autres (nid, cocon, coquille, *cocooning*, *burrowing*). L'accent, dans cette approche, est particulièrement mis sur le rôle de *La poétique de l'espace* de Gaston Bachelard et sur la recherche essentialiste d'un ordre primitif (nid, coquille initiale, instinct de l'oiseau) qui y est à l'œuvre. L'assignation du désordre à certaines classes sociales est la seconde forme de son objectivation. « *Un désordre qui est accumulation, surcharge, abondance, opulence, et qui semble, au regard des recherches citées jusqu'à maintenant, être cantonné aux intérieurs "populaires", "ruraux" ou "ouvriers"* » [45] constate Jean-Paul Filliod avant, s'appuyant sur les travaux de Béatrix Le Witta et Joëlle Deniot³, de remettre en discussion sinon cette ligne de partage, du moins son caractère opératoire pour comprendre le désordre domestique, puisqu'il serait partout présent.

L'interrogation sur les modes d'appréhension du désordre domestique se poursuit dans le troisième chapitre, avec une critique du structuralisme pour sa réduction des désordres observés à des cas singuliers, dans le jeu de l'opposition de catégories (pur/impur, propre/sale, masculin/féminin...). C'est l'analyse de l'habitat troglodyte dans le Sud tunisien qui sert ici d'exemple de l'une de ces « *nombreuses recherches sur l'habitat montrant que les distinctions-oppositions surdéterminent la vie sociale et intime* » [59]. La place des objets dans l'espace domestique y est présentée comme immuable et définitive. Le déplacement du lit par un homme, puis son remplacement par sa femme, sont présentés comme une anecdote dont le sens est rapporté à la prégnance du modèle culturel, alors qu'ils pourraient être lus, à travers un regard affûté par une autre perspective théorique, comme une tentative de sa mise en cause. Jean-Paul Filliod s'interroge alors sur le renfort au structuralisme que constitue le filtre culturaliste qui conduit certains ethnologues à choisir un objet d'étude représentant l'état le plus pur possible d'une culture.

Abandonnons à nouveau le courant du propos, pour, cette fois, en remonter le cours. Chacun des chapitres que nous venons partiellement d'évoquer propose un mode de lecture du désordre domestique. Avec la catastrophe ou le cambriolage, le désordre apparaît comme un concurrent de l'ordre. Moins que le résultat de la disparition ou de la destruction d'objets, il est la conséquence d'une intrusion humaine ou « naturelle » dans un espace qui, tout en n'étant pas toujours intime, voit ordinairement sa fréquentation contrôlée. Cette pénétration inhabituelle appelle des narrations en termes de viol ou de souillure, des analogies entre le corps et la maison, « *l'idée d'avoir été corporellement possédé [...]* » [23]. L'intrusion peut être plus générale et la « *catastrophe culturelle* » [29] avec, par exemple, la transformation de l'espace domestique indigène par les entreprises colonisatrices : destruction de la disposition des villages *bororo* rendue célèbre par Claude Lévi-Strauss, passage à l'usage du sol en ciment de la maison des Bari qui produit saleté et abandon du tissage... Le désordre peut aussi apparaître comme un complément de l'ordre, ainsi pour cette habitante de Bollène qui, ayant perdu son mobilier en 1993, lors de la crue du Lez, se dit qu'est ainsi finalement résolue la question du choix, parmi ses quatre enfants, de l'héritier d'une armoire particulière, dont elle n'est pas sûre par ailleurs qu'elle

plaise, malgré l'attachement à une grand-mère de qui ce meuble provient. Un désordre qui vient en quelque sorte concourir au maintien de l'ordre des relations familiales.

Le désordre comme forme expressive est la lecture proposée en contrepoint des approches usant de déterminismes sociologistes ou zoologistes. Parfois qualifié de « *savant* », de « *prémédité* » ou de « *voulu* » [51], il est un comportement synonyme de confort, de liberté, de plaisir, de vie, ou de charme dans la bouche de ceux qui le pratiquent. Sous la plume de l'anthropologue, les « *préférences pour l'encombrement* » [50] deviennent alors, tout comme l'ordre, une façon d'arranger le monde qui a du sens, une esthétique à part entière [52].

« *Sur la cloison d'une chambre, côte à côte : un brevet sportif, une Vierge à l'Enfant décorée d'un buis bénit, un magnétophone à double lecteur relié à un clou par sa poignée et par la bande magnétique tortueuse extirpée d'une cassette audio. Sur une étagère-placard de cuisine, des récipients, une paire de patins à roulettes, une boîte vide et sans couvercle, deux cœurs rouges remplis de tissu parfumé, des assiettes, des poissons en plastique disposés en ban, des couverts, des ronds de serviette décorés de scènes aquatiques et maritimes, une statuette représentant un Dieu* » [64-65]. Ne nous y trompons pas, ici point de désordre. Dans cette confrontation de l'auteur avec l'hétéroclite, au mélange, au disparate, le désordre domestique est posé comme un créateur d'ordre. La fréquence des voisinages de choses qui n'ont rien à voir dans leur matérialité, le bricolage ou le collage pratiqués par les artistes, le croisement de logiques interculturelles feraient que le désordre est devenu « *une composante de l'ordre culturel dominant* » [66], le lieu où une culture se décale « *insensiblement des ordres empiriques qui lui sont prescrits par ses codes primaires* », pour reprendre les mots de Michel Foucault ici mobilisés⁴. Un nouvel ordre caractérisé par le désordre...

Après avoir rempli la première partie de son contrat⁵, Jean Paul Filliod se dirige vers l'examen de la place du désordre dans l'espace domestique et l'habiter, suivant pour cela la piste des temporalités [chap. 4 et 5] et des spatialités [chap. 6]. Le désordre serait tout d'abord « *une mise en ordre des temps* » [81], de la pierre brute fréquente sur les étagères à la chaise « *vieille comme le monde* » [91]. De l'histoire de l'humanité miniaturisée⁶ à l'objet domestique qui dit « *quelque chose de l'histoire* » [91], le temps serait là sédimenté. L'autel domestique, « *dépôt d'objets signifiants sur des supports, des plans disponibles* » [96] tient une place particulière dans cette mise en ordre. Si les objets qui le peuplent sont pluriels, il est aussi le support d'objets singuliers qui entrent dans l'espace domestique au fil des parcours de vie. Ces objets nourrissent la biographie de leurs propriétaires, conduisant ainsi Jean-Paul Filliod à considérer le désordre comme « *un ordre singulier de la mémoire domestique* ». Pour autant, ces autels ne sont pas immuables. Si certains s'érodent dans leur matérialité (ainsi ces bandes magnétiques agrafées à une poutre et qui sont tombées), d'autres se transforment au gré des changements de la personne qui les alimente. Des objets disparaissent, suivant les ruptures et les modifications de la situation familiale, les migrations et les inflexions biographiques. C'est par ces mobilités, le déménagement plus précisément, que l'auteur nous fait entrer frontalement dans la question des rapports entre espace domestique et désordre. Face à cet événement vécu comme une césure, la continuité spatiale et matérielle peut être assurée par un recours aux objets biographiques, ancrant la mémoire au milieu des « *turbulences* » et des « *bouleversements* » [131], par une continuité dans l'emplacement des meubles ou par le marquage des cartons qui fait projection dans le nouvel espace. Reste alors à assurer la continuité de l'ordre installé qui peut se heurter à la pluriactivité domestique, à un télescopage de temporalités, à des événements particuliers comme l'arrivée d'un enfant ou la revendication d'un espace personnel. Mais l'important, arrivé au terme de notre dérive, est sans doute l'accent mis sur la variété, dans les temps et les espaces, des

situations, des contextes vécus et incorporés, et le besoin concomitant d'une anthropologie du singulier, attentive aux registres de la pluralité.

Ce livre convaincant se conclut — pardon se finit — dans une mise en perspective de l'intérêt heuristique d'une entrée par le désordre domestique pour comprendre l'acte d'habiter et de cohabiter. Il y a là, en quelque sorte, une intention de programme de recherches dont on peut penser qu'il peut renouveler l'approche de l'univers domestique. Il est cependant regrettable, qu'au bout du compte, dans un ouvrage où les objets sont si présents d'un point de vue ethnographique, peu de place théorique ne leur soit laissée dans la réflexion, sinon le plus souvent à titre de support, et que la question « *du corps à corps avec les lieux et les objets* » [166] ne soit confrontée avec des travaux sociologiques ou anthropologiques, portant sur la question de l'objet dans des usages qui ne relèvent pas nécessairement de l'habiter.

Dérive, affluence et confluence...

¹. On pourrait, de ce point de vue, séparer le livre en deux parties, d'un côté, les trois premiers chapitres, de l'autre les trois derniers.

². Jean-Paul Filliod cite là Philippe Pons, *D'Edo à Tôkyô*, Paris, Gallimard, 1988.

³. Il s'agit de Béatrix Le Wita, *Ni vue, ni connue. Approche ethnographique de la culture bourgeoise*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1988 et de Joëlle Deniot, *Le bel ordinaire. Ethnologie du décor en milieu ouvrier*, Paris, L'Harmattan, 1995.

⁴. Michel Foucault, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966 : 12.

⁵. Contribuer à la définition d'un mode d'approche du désordre domestique.

⁶. Au sens de Claude Lévi-Strauss, dans *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.